Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 15

Artikel: Noeud bleu ou noeud rose
Autor: Dupuis, Eudoxie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194225

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sâi pas eimprontâ po sè servi dâo débattiâo et po maniyî lo pinta-bûro. Et l'est dinsè po ti lè meti : s'on ne cognâi pas lo *b*, *a*, *ba* de l'afférè, faut pas s'ein mécllià.

L'est lo mémo afférè su lo militéro : faut que cé que vâo coumandà pouéssè derè à sè z'hommo : « Remettez-vous, ça ne vaut pas le diable ! » et que sâi ein état dè lâo montrâ dè sorta la maniance dâo bâton bornu.

Cein n'est pequa coumeint dein lo vilhio teimps po clliâo qu'ont einvià d'étrè oquiè ! On a bio avâi totès sortès dè bounès qualitâ, s'on n'a pas la cabosse, n'ia pas ! faut restâ dein lo reing.

On gaillâ étâi eintrâ dein lè caloniers, que l'est don l'artilléri, et coumeint lo lulu étâi on bocon tatipotse, mâ orgolliâo, ne révâvè què galons et patélettès, sein sè démandâ se l'étâi d'attaque, et lo dâdou sè créyâi fin bon po étrè capitaino.

Quand don sè preseintà po passâ l'écoula, on lè fe ti mettrè su on reing po savâi se y'ein avâi qu'aviont einvià d'avanci ein grade, po cein que clliâosique dévessont férè on écoula de sordâ dâo trein, po coumeinci, kâ s'on vâo étrè officier d'artilléri, n'est pas lo tot dè savâi appondrè et dépondrè l'affut dâo canon, faut savâi bredâ, débredâ, appliyi et étrelhì.

Quand lo colonet démandà à clliâo qu'aviont einvià d'étrè gradâ, d'avanci dè trâi pas dévant lo front, noutron gaillâ s'amînè et quand lo colonet lo vâi, fut on bocon ébàyi, et lâi fâ :

— Vous désirez obtenir de l'avancement ?

— Voui, colonet !

— C'est bien ! Mais vous savez ce que l'on exige des futurs officiers ; avez-vous des connaissances ?

— Aloo ! repond lo tadié, je fréquente la servante âo syndic, et je vais un peu couenner par le moulin vai une jolie Allemande.

— C'est parfait, lâi fâ lo colonet, que ve tot lo drâi avoué quoui l'avâi afférè, vous pouvez rentrer dans le rang !

Et lâi est restâ.

Nous recommandons à nos lectrices la jolie nouvelle qui va suivre, et dont nous donnerons la fin samedi prochain.

Nœud bleu ou nœud rose.

Porto-Novo, 20 décembre 1892.

Victoire ! Victoire ! mon cher Paul, Abomey est pris ; et nous en avons fini, pour un bout de temps du moins, avec ces abominables Aboméens (passe-moi ce misérable jeu de mots ; je ne l'entends guère plus de deux cents fois par jour). En attendant, j'ai obtenu un congé pour aller faire soigner quelques égratignures reçues dans les derniers combats ; car j'ai tous les bonheurs, mon ami : j'ai été blessé à l'épaule, ce qui me met le bras en écharpe pendant quelques semaines, et à la figure, ce qui va me donner cet air crâne qui plaît tant aux femmes. Une jolie petite balafre qui me traverse la joue gauche en prolongeant la moustache. — Vrai, je me regardais tout à l'heure dans une glace, eh bien ! cette estafilade ne me va pas mal du tout ! On me trouvait la figure efféminée ; j'avais l'air, disait-on, d'un lieutenant d'opéra-comique avec mon teint blanc et rose ! Mon teint blanc et rose ! Le soleil africain en a eu raison et l'a joliment bruni, et on ne m'appellera plus lieutenant d'opéra-comique, par la raison d'abord que je ne suis plus lieutenant, mais bien capitaine. Le capitaine Aymard, cela sonne bien ! Capitaine à 27 ans ; c'est gentil, n'est ce pas ? De plus, encore, je suis porté pour la croix. C'est là un bijou qui figurera avantageusement dans une corbeille de mariage, car, et c'est là le but principal de ma lettre, je viens t'annoncer mon mariage. — Mon mariage ! Tu tombes de ton haut. Moi qui avais juré que jamais !. . au grand jamais !. . Ah ! mon ami, comme six mois de Dahomey vous changent un homme !... Ce n'est pas que les beautés que j'ai vues ici, y compris les amazones de Béhenzin, aient pu me monter beaucoup l'imagination ; mais, vois-tu, l'éloignement du pays, l'absence de la famille.... Moi qui étais habitué à voir maman — tu sais, je dis toujours maman, tant pis pour ceux que cela choque — moi qui étais habitué à voir maman tous les dimanches. Tant qu'on s'est battu je n'y ai pas trop pensé..., c'est-à-dire si, j'ai bien pensé à elle, aux inquiétudes qu'elle devait avoir sur mon compte, la chère femme, mais j'avais presque oublié le petit dîner du dimanche : seulement, depuis que je ne me bats plus, il me revient sans cesse à l'esprit, ce petit dîner : ma sœur, son mari, mes neveux autour de la nappe et il me semble qu'il manque quelqu'un ; moi d'abord et puis une autre personne, une blonde aux yeux bleus, à la bouche fraîche et mutine, à la démarche souple et gracieuse, en attendant que le tablean se complète tout à fait par deux ou trois petites têtes frisées.

Donc, mon ami, je rentre en France pour me marier, et, si tu es le premier à qui j'annonce cet événement, c'est que je compte sur toi pour m'aider à le mener à bien. Tu t'imaginais peut-être, d'après les premiers mots de ma lettre, que j'avais laissé en France une fiancée éplorée et que je brûlais du désir d'aller la rejoindre. Hélas ! non, mon cher ami, et, à l'exception de maman et de ma sœur, aucune femme n'a parcouru, avec un affreux battement de cœur, le récit de nos combats, dans la crainte de lire, parmi les noms des morts ou des blessés, celui de ton ami Georges. Non, aucune blonde jeune fille ne soupira pour moi et j'ai compté sur ton amitié pour m'en dénicher une. D'abord, j'ai remarqué que, en bien des choses, nous avions le même goût. Je m'en rapporte donc absolument à toi. Que la personne en question soit bien élevée, cela va sans dire, afin de ne pas faire honte à l'armée française ; qu'elle ait un bon caractère, afin de pouvoir supporter mes défauts ; que son physique soit agréable, — sans être d'une beauté parfaite pourtant pour ne pas m'humilier et donner lieu à des comparaisons désobligeantes ; pas trop grande, plutôt petite ; j'aime les femmes petites, et blondes surtout ! Oh ! blonde ! Depuis six mois, j'ai tant vu de moricaudes que j'ai pris les cheveux noirs en horreur. Quant à la fortune, je n'en parle pas, puisque, Dieu merci ! j'en ai une suffisante pour pouvoir choisir ma femme sans avoir à me préoccuper de cette question.

Maintenant, en chasse ! mon ami, en chasse ! Ma lettre arrivera quinze jours ou trois semaines avant moi ; car je ne pourrai partir que vers le milieu du mois prochain. Je compte sur toi comme sur un second moi-même. Tu me diras : Que ne pries-tu ta mère de choisir elle-même cet oiseau rare ? C'est que voilà : Je connais maman ; certes, elle m'aime bien ; mais elle ne place pas le bonheur tout à fait comme moi ; elle voudrait absolument me colloquer une demoiselle bien riche, s'imaginant que je ne peux être heureux qu'en compagnie d'une femme ayant beaucoup de diamants et avec une voiture sous la remise. Ce n'est pas ma façon de voir. Néanmoins, dès que j'aurai fait un choix, elle s'y rendra sans se faire prier. Donc, je le répète, c'est à toi, à toi seul que j'ai recours. Que ton amitié surtout ne t'entraîne pas à faire de moi un portrait trop séduisant, de peur de déception ; mais songe à ma balafre ! N'oublie pas ma balafre ! C'est sur elle que je compte !

* * *

Un mois après cette lettre reçue, Paul Salleraz vit entrer dans son atelier un grand gaillard de vingt-cinq à vingt-huit ans, à la figure franche et ouverte et dont la boutonnière était liserée de rouge. Avant que le peintre eût le temps de le reconnaître, il était serré entre deux bras nerveux et embrassé sur les deux joues. Quelques instants après les deux amis, également heureux de se revoir, mais un peu calmés, étaient assis côte à côte sur le canapé.

« Eh bien ? dit Georges, en jetant l'allumette qui venait de lui servir pour allumer son cigare.

— Eh bien ? » répéta Paul.

Georges regarda son ami d'un air étonné.

« Tu as l'air de ne pas savoir ce que je veux dire. Et ma femme ?

— Ah ! oui !

— Est-ce que tu ne t'en serais pas occupé ? Est ce que tu ne l'aurais pas trouvée ? s'écria Georges en faisant un bond sur son siège.

— Mais si, mais si, sois tranquille ; seulement pouvais-je deviner que, à peine débarqué...

— Puisque je viens pour cela. Et puis, songe donc que, depuis que je t'ai écrit, voilà de cela six semaines, je ne cesse de penser à la même chose. Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai tout ce qu'il te faut.

— A la bonne heure. Voyons !

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans ; c'est au mieux. Et puis ?

— Blonde.

— Oh ! ça, c'est à quoi je tiens par dessus tout ! Comment peut-on aimer une femme brune !

— Petite.

— Parfait !

— Très bonne famille, très bien élevée, très...

— Parfait ! Parfait ! te dis-je. Où puis-je la voir ? ajouta-t-il en se levant avec précipitation et en enfilant vivement son paletot.

— Un instant ! un instant ! dit Paul en posant les mains sur l'épaule de son ami. Comme tu t'enflammes ! Quel volcan ! Tu ne peux te présenter ainsi. Il faut que je prévienne les parents...

— Les parents! Je me soucie bien des parents! Ce n'est pas eux que j'épouse.

— Et que nous prenions un rendez-vous, continua Paul, sans s'émouvoir. Précisément Mme Bertin donne un bal après-demain; c'est une amie de la famille de la jeune fille; je te ferai avoir une invitation.

— Après-demain! Tu crois que je vais pouvoir attendre à après-demain!

— Tu as bien attendu un mois.

— Justement, ma patience est à bout; dis-moi où je peux voir cette délicieuse blonde.

— Ma parole d'honneur, il est fou!

— C'est bien possible, mais il faut...

— Il faut que tu te tiennes tranquille jusqu'à après-demain soir, dix heures, moment auquel j'irai te prendre pour te présenter.

— Deux jours à attendre! Je ne pourrai jamais!

— Bien! bon! A après-demain; surtout mets ton uniforme, les jeunes filles aiment l'uniforme. »

(La fin à samedi prochain).

Consultation par téléphone.

Monsieur le rédacteur,

L'article sur les téléphones, publié par le *Conteur* de samedi dernier, nous remet en mémoire une petite histoire assez amusante.

Un abonné demande au bureau central du téléphone d'être mis en communication avec son médecin.

Le client. — Ma femme se plaint de violentes douleurs à la gorge et de pesanteur d'estomac.

Le médecin. — Oui... oui... Elle a sans doute de la fièvre?

Le client. — Beaucoup, monsieur le docteur, et je vous prie de me dire ce que je dois faire...

Sur ces entrefaites, et par une de ces erreurs qui se produisent à la station centrale, et dont le *Conteur* a parlé, la communication se trouve brusquement interrompue entre les deux interlocuteurs, et le client reçoit cette réponse d'un fabricant de chaudières, répondant à une question posée par un industriel :

« Elle est probablement recouverte à l'intérieur d'une couche d'incrustation de plusieurs millimètres d'épaisseur. Laissez-la refroidir cette nuit, et demain, avant de chauffer, frappez-la violemment avec un marteau; puis vous la laverez ensuite avec un jet d'eau à haute pression. »

Le docteur n'eut dès lors plus de nouvelles de la malade.

C. T.

Recettes.

Vinaigre. — L'acide sulfurique est employé pour remonter les vinaigres faibles. La présence de cet acide doit être soupçonné quand le vinaigre semble rendre les dents rugueuses au contact de la langue. Un autre moyen de s'assurer de sa pureté, c'est d'y plonger une aiguille en acier; si elle noircit, le vinaigre est altéré.

* * *

Mastic pour tonneaux. — Pour boucher les fissures, crevasses et nodosités des futailles, on peut employer le mastic dont voici la formule: On fond du souffre auquel on ajoute une petite quantité de cire et on verse cette composition liquide et chaude dans les cavités du bois; on peut aussi l'appliquer au pinceau. Par le refroidissement, ce ciment durcit et résiste à l'action de l'eau et du vin.

* * *

Eponges. — Les éponges se nettoient avec de l'eau additionnée d'ammoniaque (une cuiller à bouche par litre d'eau). On laisse tremper quelques heures, et les éponges lavées ensuite à l'eau sont remises absolument à neuf.

* * *

Pour enlever l'encre *fraîchement* répandue, il faut tout d'abord enlever autant que possible l'encre avec une cuiller à café. Il faut ensuite verser du lait froid sur la tache d'encre et enlever de même le liquide à la cuiller. L'opération doit être répétée jusqu'à ce que le lait ne soit plus que très légèrement teinté de noir. Rincez alors à l'eau froide et séchez avec un linge en frottant légèrement.

(Science pratique.)

Boutades.

Un seigneur anglais s'avisa un jour, étant dans ses terres, d'ordonner à son cocher d'aller chercher de la crème au village. Cet homme, offensé de la proposition, répondit que c'était l'affaire des servantes.

— Ah! quelle est donc la vôtre? reprend le maître.

— Panser les chevaux, les atteler et conduire la voiture.

— Eh bien, attelez les chevaux à la voiture, faites-y monter l'une des servantes, et conduisez-la chercher de la crème.

Z..., un avare, demeure à Batignolles et se rend tous les jours à l'Odéon en omnibus de la manière suivante :

Il attend que la voiture passe, monte sur le marche-pied, et parlemente avec le conducteur pendant cinq minutes, lui demandant s'il ne va pas à Neuilly ou si le prix des places est diminué, puis il descend et attend la voiture suivante.

Il renouvelle quinze fois le même truc, et arrive à l'Odéon sans avoir dépensé un centime.

Mot de la charade de samedi :

Corbillard.

Ont deviné: MM. P. Reymond, L. Orange, Jeanne Copponex, Genève; Gand, H. Béchert et Rohrbach, Lausanne; Ch. Zehnder, Romanel; Nicole, Collombier sur Morges; J. Ogiz, Lonay; H. Guilloud, Avenches; Charmey, Avenches; Tinembart, Bevaix; A. Keck, St-Prex; A. Gris, Giswyl; S. Perrochon, Bogis-Bossey; Duchod, Paris; Lavanchy, Maix-Baillod.

La prime est échue à M. Gand, Lausanne.

Charade.

La gamme enfante *l'un*, et l'autre son semblable. La tête sent le *tout*, mal vif et peu durable.

OPÉRA

La « Compagnie lyrique, » réunie par M. Scheler, a fait ses débuts mercredi soir dans *la Mascotte*... et celle-ci lui a porté bonheur. L'impression générale est que la troupe est bonne, prise dans son ensemble, surtout.

M. Dechesne, le brillant baryton que nous avons tant applaudi il y a quelques années, a retrouvé son succès d'autrefois dans le rôle du berger Pippo, qu'il joue avec beaucoup d'entrain. Son chant, comme son jeu, sont irréprochables. A côté de lui, M. Pilat, une vieille connaissance, désopilant en Prince Laurent XVII. Une véritable ovation a accueilli à leur entrée ces deux sympathiques artistes, que tous les habitués ont été heureux de revoir.

Mme Mardaga (Bettina) est une chanteuse d'opérette accomplie; très gracieuse, chantant bien, mais la voix est bien menue; nous en dirons autant de M. Noé-Cadeau, le ténorino qui jouait Fritellini.

M. Gamy, le trial, dans le rôle de Rocco, ne nous a pas fait oublier son prédécesseur Montel. Quant à Mme Raffit, la seconde chanteuse, bien que très mignonne en scène, elle n'a pas la voix agréable; nous l'attendons, pour la mieux juger, dans une autre pièce.

Nous avons constaté avec plaisir que rarement les chœurs ont été meilleurs que ceux qui ont débuté mercredi; espérons qu'ils continueront et que nous n'aurons jamais de déception de ce côté.

Et maintenant, souhaitons à M. Scheler, que le public se rende nombreux à ses représentations d'opérettes, et regrettons de devoir nous passer d'opéra-comique, car aucun des nouveaux pensionnaires de notre troupe, à part M. Dechesne, n'a la voix assez ample pour chanter autre chose que l'opérette.

E. D.

Opéra. — Demain, dimanche, deuxième représentation de **La Mascotte**, opéra-comique en trois actes. — Rideau à 8 heures. — A l'étude : *Les Cloches de Corneville*, *Boccace*.

L. MONNET.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,10. — Canton de Fribourg à fr. 27,70, — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 105.75. De Serbie 3 % à fr. 77,—. — Bari, à fr. 53,—. — Barletta, à fr. 37,—. — Milan 1861, à 35,40. — Milan 1866, à fr. 10,—. — Venise, à fr. 23,—. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 108,90. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14,—. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Cie, *Ancienne maison J. Guilloud*, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.